

La Traversée des ténèbres ou Au cœur de l'Afrique :

Une tentative de rapprochement entre Savitzkaya et Conrad

Sabrina PARENT, FRS-FNRS/ULB

Peu de commentateurs ont exploré ce continent mystérieux qu'est *La Traversée de l'Afrique*¹. Certains critiques, inspirés, ont néanmoins défriché quelques pistes qui en facilitent l'accès. Lire ce « roman » comme « l'extrapolation (auto)fictionnelle de [l']aspiration ludique et onirique à l'évasion et à la fabulation »² ou comme le « roman de la révolte de l'enfance, de l'échec de cette révolte symbolisée par un voyage qui n'aboutira jamais »³ offre un éclairage évident. Concevoir l'Afrique du titre sur le mode enfantin du « On disait que c'était... »⁴, ou encore comme « espace [...] textuel de [l']incertitude » dans lequel « la narration ne cesse de s'autocontester »⁵ contribue à mieux appréhender un texte dont l'essence, moderne⁶, réside dans son caractère insaisissable, dans son « ouverture » à l'interprétation, pour reprendre un concept cher à Umberto Eco⁷.

Il est possible également d'envisager ce roman d'un point de vue intertextuel. Ainsi, Dominique Viart et Bruno Vercier notent, en passant, que l'Afrique dont il est question dans ce roman « tient de l'espace textuel roussellien (que l'on pense aux *Impressions d'Afrique*) bien plus que d'une représentation vériste du continent »⁸. Cette piste roussellienne mériterait sans doute d'être creusée, mais nous allons en emprunter ici une autre en considérant le texte savitzkayen tel un palimpseste écrit sur *Heart of darkness* de Joseph Conrad. Si l'on ne s'en tient qu'au titre, le roman savitzkayen s'invite dans la lignée des récits de voyage en Afrique, dont *Au cœur des ténèbres*⁹ est sans doute l'un des grands classiques. Bien plus, une atmosphère et une lourdeur assez similaires constituent une première impression, forte, qui émane à la lecture des deux textes. Dès lors, la question à laquelle nous tenterons de répondre dans la suite de notre propos sera la suivante : le texte de Conrad faisant office de toile de fond, que reste-t-il de cette vision de l'Afrique dans le

¹ SAVITZKAYA (Eugène), *La Traversée de l'Afrique*, Paris, Minuit, 1979.

² DOMINGUES DE ALMEIDA (José), « L'écart fictionnel dans l'œuvre romanesque d'Eugène Savitzkaya », du projet « Interidentidades » de l'Institut de Literatura Comparada Margarida Losa de la Faculté des Lettres de l'Université de Porto, disponible sur Internet à l'adresse : <http://ler.letras.up.pt/uploads/ficheiros/8713.pdf>.

³ DEMOULIN (Laurent), « Bestiaire et métamorphoses d'Eugène Savitzkaya », dans *Ponts*, vol. 2, n°6, 2002, p. 75.

⁴ QUINSAT (Gilles), « Eugène Savitzkaya : *La Traversée de l'Afrique* (Éditions de Minuit) », dans *La Nouvelle Revue Française*, n°326, 1^{er} mars 1980, p. 116.

⁵ RICHARD (Jean-Pierre), « Présentation d'un chaos, Eugène Savitzkaya », dans *Littérature*, n°92, 1993, p. 3.

⁶ Sur la (post)modernité d'Eugène Savitzkaya, voir : DOMINGUES DE ALMEIDA (José), « *Un jeune homme trop gros* (1978) : Savitzkaya postmoderne avant sa lettre ? », dans *Estudos em homenagem ao Professor Doutor António Ferreira de Brito*, Porto, Universidade do Porto, 2004, p. 11-23, texte disponible sur Internet à la page : <http://ler.letras.up.pt/uploads/ficheiros/4369.pdf>.

⁷ ECO (Umberto), *L'Œuvre ouverte*, Paris, Seuil, 1990.

⁸ VIART (Dominique), VERCIER (Bruno), avec la collaboration de EVRARD (Franck), *La Littérature française au présent. Héritage, modernité, mutations*, deuxième édition augmentée, Paris, Bordas, 2008, p. 394.

⁹ Dans les pages qui suivent nous nous référerons à la traduction française : CONRAD (Joseph), *Au cœur des ténèbres*, Paris, Garnier-Flammarion, 1989. [Publié pour la première fois en anglais en 1899.] Il sera désigné ici par l'abréviation (CdT).

roman de Savitzkaya ? Nous chercherons donc à entendre dans *La Traversée* l'écho d'*Au cœur des ténèbres*. Du reste, Savitzkaya ne nous convie-t-il pas, dès la première phrase de son récit, à insérer celui-ci dans une bibliothèque déjà existante ? On y lit en effet : « De nombreux livres nous y avaient préparés. » (*TA*, p. 7) Il est par ailleurs amusant d'imaginer que le « livre noir » évoqué dans *La Traversée* à plusieurs reprises (*TA*, p. 62 et 65) puisse référer au livre des ténèbres de Conrad...

Un voyage, des voyageurs, un continent

À l'orée d'*Au cœur des ténèbres*, le lecteur est invité à distinguer deux types de voyageurs, en l'occurrence de « marins » : les « sédentaires » – la plupart d'entre eux –, dont l'« esprit est d'espèce casanière [...], port[ant] toujours leur foyer avec eux » (*CdT*, p. 87) et le marin « errant », plutôt rare, dont le prototype correspond à Marlow, l'aventurier prêt à percer « le secret de tout un continent » (*CdT*, p. 87) — rien que cela. Qui sont les voyageurs de *La Traversée* ? Conducteurs ou passagers d'un « véhicule » (*TA*, p. 7) qu'ils ont construit eux-mêmes, ils ne sont ni aventuriers, ni sédentaires, même s'ils sont un peu les deux tout de même. Des aventuriers, ils possèdent sans doute le goût de « résister au vent, à la pluie, [de] combattre [leurs] ennemis, [se] préparer au voyage, [...] tracer des plans, projeter des voyages » (*TA*, p. 7-8). Mais, comme si leur âme de sédentaires les poursuivait, on peut les voir « au matin, trembler et geindre », comme paralysés par leur « oisiveté » — « oisifs » est, du reste, un des adjectifs récurrents pour les qualifier (*TA*, p. 7, 8, *et passim*).

À l'instar de leur statut de « sédentaires en errance », le mouvement que dessinent ces voyageurs est lui aussi paradoxal : impression de sillonner le même territoire, en dépit de laquelle le véhicule — une fourgonnette —, comme le récit, progresse malgré tout. Les reprises, nombreuses, ainsi que le caractère vague des marqueurs temporels, confèrent le sentiment que l'histoire et le départ sont condamnés à être différés. Ainsi, dans les exemples suivants où, en vingt pages, la construction de la fourgonnette est toujours un travail en cours :

Il [Fabrice] finit par construire une fourgonnette et nous l'aidâmes de notre mieux, lui fournissant le métal et les outils qu'il demandait, les vivres également dont il avait besoin. (*TA*, p. 25)

Et bientôt, nous construisîmes une fourgonnette, la plus solide des voitures [...]. (*TA*, p. 36)

En ce temps-là, nous étions heureux, quoique très impatients de quitter la ferme, nous épuisant à construire le magnifique engin qui allait nous permettre de partir [...]. (*TA*, p. 46)

Ces répétitions semblent marquer, au niveau du texte, l'hésitation des protagonistes quant à leur entreprise.

Un même effet est produit par la présence éparpillée dans le roman du champ lexical de l'enlèvement : « marécages » (*TA*, p. 8, p. 134), « marais » (*TA*, p. 134), « fange » (*TA*, p. 141), etc. parsèment le récit et entravent le voyage. L'hostilité de la nature, qui contribue à cette atmosphère lourde dont nous avons parlé au tout début, est certainement un élément commun aux récits de Savitzkaya et de Conrad. Chez ce dernier toutefois, la « brousse » (*CdT*, p. 116, p. 150, p. 183, p. 184) ou la « forêt impénétrable » (*CdT*, p. 132), bref, le « cœur des ténèbres », est l'objet d'un désir profond — aventurier — d'être « pris ». Quand les ténèbres sont supposément dominées, Marlow réalise cependant que le « cœur des ténèbres », ce n'est point l'Afrique conquise, mais bien l'Europe conquérante. Celle-ci est symbolisée par les ténèbres du cœur de Kurtz (« les ténèbres arides de son cœur », *CdT*, p. 187), personnification de l'odieux, que « toute l'Europe [a] contribué à cré[er] » (*CdT*,

p. 158). Dans *La Traversée*, nul désir de soumettre un pays ou ses habitants. Les temps ont changé et nous sommes, au contraire, dans un monde où mourir comme voyager se font « pour rien » (*TA*, p. 7 et p. 91). Ce qui n'empêche pas que l'on continue de voyager, d'imaginer son voyage, et de mourir.

Si *La Traversée* apparaît à bien des égards comme un récit qui patine, l'avancée, même discrète, n'en est pas moins réelle. Le fleuve, qui n'est qu'une direction au début (« Ce véhicule [...] nous transporta [...] en direction du fleuve », *TA*, p. 13), finit par être atteint : « Au soir, nous atteignîmes le fleuve, exténués, le véhicule empoussiéré. » (*TA*, p. 118) Bientôt, les « six ou sept » (*TA*, p. 7) acolytes pourront voir « la mer » (*TA*, p. 134). Quant à l'Afrique, elle « n'[est] plus très loin » (*TA*, p. 134). Or, plus on s'en approche, plus la mort sévit : Jean (*TA*, p. 68, p. 119), « l'apprenti évadé » (*TA*, p. 101), Géo (*TA*, p. 122) sont au nombre des victimes. Morts parce que « l'air manquait » (*TA*, p. 68) parce que l'un est « complètement enlisé » (*TA*, p. 101) ou parce que l'autre a « remué la boue dans la tranchée nauséabonde » (p. 122), les jeunes hommes ont connu les affres de l'agonie. Comme Kurtz dans *Au cœur des ténèbres*, Fabrice dans *La Traversée*, s'il n'y a pas succombé, « vomissait déjà, crachait du sang ; [...] parlait trop et disait n'importe quoi. [...] Il parlait de l'Afrique. » (*TA*, p. 134-135) En somme, partir pour l'Afrique, c'est bien « aller au diable » — expression que l'on retrouve au moins deux fois dans *La Traversée* (*TA*, p. 11 et 32) — ou être emporté par lui — comme Marlow le souhaite à Kurtz (« Que le diable l'emporte ! », *CdT*, p. 184).

Fabrice, ou Firmin¹⁰ : c'est lui qui a fait naître le « désir d'Afrique » auprès de sa bande de copains, faisant basculer les « voyages ordinaires, quotidiens » (*TA*, p. 13) en voyage relevant du « rêve » (*TA*, p. 13), transformant une envie personnelle en fantasme collectif :

Et Firmin parla des lions, des meutes de lions, de tous les lions qu'il avait vus en Afrique, de leur manière de chasser, de dormir, de surveiller. Et Basile vit les lions dont il avait toujours rêvé et il s'attacha au garçon, fit en sorte d'être chaque jour en sa compagnie. [...]

Et Fabrice, toujours bavard, parla la nuit durant d'un voyage à entreprendre vers l'Afrique, en suivant le fleuve jusqu'à son delta, ou la plaine jusqu'à la mer. (*TA*, p. 20-21)

Et cette envie personnelle est une envie de *retourner* en Afrique, Firmin ou Fabrice ayant déjà eu l'occasion de s'y rendre, du moins veut-il le faire accroire à ses camarades :

Et Firmin parla des lions, des meutes de lions, de tous les lions *qu'il avait vus en Afrique* [...]. (*TA*, p. 20 ; nos italiques)

[I]l [Firmin] ne parlait que de lions, ces lions *qu'il avait vus en Afrique*, ces lions dont rêvait Basile. (p. 82 ; nos italiques)

[O]n *aurait pu croire* qu'il [Firmin] avait déjà vu le fleuve dont nous rêvions, et l'Afrique où nous désirions aller mourir, et *qu'il en était revenu* on ne savait trop pourquoi. (p. 83 ; nos italiques)

¹⁰ Il y a ambiguïté quant à savoir si l'on a affaire à un ou deux personnages. Même s'ils sont désignés par deux prénoms différents (mais commençant par la même consonne, possédant le phonème [r] en commun et formés de deux syllabes), ce qui nous est dit d'eux, dans cet extrait notamment, entraîne leur confusion : « Mais Fabrice parlait trop et nous préférions jouer ou écouter Firmin. [...] [I]l [Firmin] ne parlait que de lions, ces lions qu'il avait vus en Afrique, ces lions dont rêvait Basile. [...] Firmin disait toujours que son histoire s'achevait là, mais il poursuivait sans fin, infatigable garçon. [...] Il [Firmin] nous agaçaient tous plus ou moins, car, lorsqu'il parlait, il semblait ne jamais devoir s'arrêter [...]. » (*TA*, p. 82-83)

Il y aurait donc eu un voyage en Afrique, avant *La Traversée*, tandis que celui qui y est envisagé demeurera à jamais... un projet. L'Afrique reste un espace virtuel, fantasmé, fictif qui, au terme du livre, s'annihile lui-même (« Alors, il se mit à pleuvoir sur ce paysage aux lions et ce fut le dernier jour », *TA*, p. 141) en détruisant ses occupants : « Nous étions prêts et pourtant nous fûmes vaincus. Et vaincus nous disparûmes. » (*TA*, p. 7) *La Traversée* comme chronique de morts annoncées, dès la troisième phrase du récit.

Pourrait-on voir dans *La Traversée* l'allégorie d'une conquête coloniale avortée, refusée ? Nous, Européens, y sommes allés, en Afrique. Nous en sommes revenus, à l'instar de Marlow, horrifiés. Il y a vu, rassemblés en la personne de Kurtz, le pillage organisé d'une contrée — pillage ayant eu « l'ivoire pour but » (*CdT*, p. 167) ; la folie meurtrière des « raids » (*CdT*, p. 169) lancés contre les « sauvages » (*CdT*, p. 158) hostiles ; de « subtiles horreurs » (*CdT*, p. 171), comme ces têtes humaines plantées sur des piquets (*CdT*, p. 170) ; « la présence invisible de la corruption mystérieuse » (*CdT*, p. 178) ; « les instincts oubliés de la brute, le souvenir de passions monstrueuses à satisfaire » (*CdT*, p. 184) ; le narcissisme de l'homme occidental qui le fait sombrer dans la folie ¹¹. Bref, il y a vu l'abomination occidentale, et en est resté « fasciné » (*CdT*, p. 189).

Le voyage des « six ou sept » comparses pourrait ainsi se lire comme le voyage des Européens dont la technologie (« le véhicule » qu'ils construisent de leurs propres mains), emblème du « progrès », les transporte « au loin, vers la guerre, vers le front dont [ils] n'av[aient] que de trop vagues échos, dont [ils] ne voy[aient] même pas le feu, l'éternel incendie » (*TA*, p. 9) ; en un mot, vers l'Afrique, symbole d'un gâchis infligé par une civilisation sur une autre. L'Afrique de *La Traversée* est trouble comme un mirage, elle serait le soleil d'Icare, l'horizon qui attire et menace à la fois, l'erreur à ne plus commettre.

Des lions, une statue

De lions, animaux sauvages typiquement associés à l'Afrique, il n'en est point dans le récit de Conrad. Ils abondent dans celui de Savitzkaya. À l'instar de l'Afrique, ils peuplent les rêves des garçons ¹², sont l'objet de leurs hallucinations éthyliques ¹³, le sujet de leurs mensonges ¹⁴, ou le fruit de leur imaginaire enfantin qui prend des bovins pour des félins ¹⁵.

Malgré la menace qu'ils constituent, le sentiment qu'ils font naître auprès du groupe est inattendu. Il s'agit d'amour :

Et personne jusqu'alors n'avait pu décimer ce troupeau de fauves, de bêtes dangereuses qui, à n'importe quel moment, auraient pu nous détruire, sortir des bois, déferler sur les prés et venir nous dévorer. Et personne jusqu'alors n'avait songé à tuer ces animaux menaçants que, cependant, nous ne craignons pas, ces curieux animaux que nous aimions. (*TA*, p. 74)

¹¹ « Mais son âme était folle. Seule dans la brousse sauvage, elle s'était regardée elle-même, et, pardieu ! je vous dis, elle était devenue folle. » (*CdT*, p. 184)

¹² « Et des fauves peuplaient la plupart de ses rêves [ceux de Firmin]. » (*TA*, p. 13)

¹³ « Pour la première fois, il [Basile] but une grande quantité de genièvre et parla jusqu'à l'aube des lions qu'il avait aperçus rôdant autour de l'usine, dans les buissons et les ronces. » (*TA*, p. 39)

¹⁴ « Il [Firmin] disait aimer la viande de porc et l'alcool. Il mentait. Il parlait des lions. Il mentait. Il mentait toujours. » (*TA*, p. 41)

¹⁵ « Et lorsque Fabrice descendait à travers la haute végétation, il arrivait bien sûr au bord du fleuve immobile et gris sur lequel un grand nombre de bateaux passait, au-dessus duquel planaient sans cesse des oiseaux ; il arrivait sur la berge droite d'un très large fleuve désert et lisse de l'autre côté duquel il pouvait voir courir les lions ou les bovins. » (*TA*, p. 121)

Éléments du fantasme collectif, les lions ont des traits ambigus, qui les tirent du côté de l'humain, comme dans l'extrait suivant où leur appétit carnassier est traduit en terme de convoitise, véhiculant aussi un implicite sexuel :

Les lions, disait Firmin, n'aimaient ni l'eau ni les flammes. Ils se nourrissaient de chair ; ils vivaient dans la pénombre autour de nous ; ils caressaient des espoirs fous, convoitaient nos corps. (TA, p. 115)

Leur proximité finit même par les transformer, comme dans un jeu de miroir, en répliques troublantes des compagnons de voyage :

Je passais par la forêt avec la fourgonnette blanche. J'étais le chasseur en combinaison de daim. Je les rencontrai installés dans leur camp, méchants ou tristes, occupés à manger ou à vomir. Ils étaient sept autour de l'arbre. Je n'en préférais que deux. Ils furent mes seuls compagnons, nos seuls compagnons. Ils souriaient en nous voyant occupés à nos jeux et à nos chants et à nos fabriques. Ils se tenaient autour de nous, à proximité du pré en pente. (TA, p. 82)

Rare moment où le narrateur fait irruption en « je » dans la diégèse, l'extrait semble brouiller les pistes, et mettre en scène une certaine confusion des genres : le « daim » devient chasseur ; le chasseur revêt une peau animale et les animaux sauvages ont une allure anthropomorphe.

Il est difficile de savoir si, par ce biais, Savitzkaya engage sérieusement une réflexion sur les limites entre animalité et humanité, et ce, étant donné que, dans la fable qu'est *La Traversée de l'Afrique*, le « jeu » — au sens d'espace entre deux pièces mécaniques — entre l'humain et l'animal demeure profondément ludique et s'insère dans la logique « floue » de la construction du récit. Il n'en est pas moins vrai que ce jeu-là contribue à faire du roman un texte éminemment indécidable où une chose, une personne, une action peuvent à la fois être et n'être pas. Il en va autrement de la logique du récit chez Conrad où se mène, au premier degré pour ainsi dire, une remise en question du statut non pas de l'animal, mais du « sauvage », puisque, à l'époque, celui-ci valait à peine plus que celui-là, souvent moins.

Outre le fait, par exemple, qu'ils ont « des visages comme des masques grotesques » (*CdT*, p. 100), qu'ils font preuve d'« une vitalité sauvage » (*CdT*, p. 100) et qu'ils n'ont pas conscience du temps¹⁶ — autant d'éléments exemplaires qui manifestent leur altérité sauvage —, les « Noirs » (*CdT*, p. 142) de Conrad, comme les lions (savitzkayens), sont anthropophages — le cannibalisme apparaissant comme le comble de la sauvagerie. « Manger eux ! » (*CdT*, p. 143), phrase en pidgin prononcée par le « chef » de l'équipage — « un jeune Noir » (*CdT*, p. 143) — au sujet d'autochtones menaçant d'attaquer le vapeur, fait réaliser à Marlow que les Blancs à la tête du bateau, y compris lui-même, auraient pu constituer « une bonne ventrée » pour « ces hommes de forte taille, sans grande capacité de peser les conséquences » (*CdT*, p. 144).

Au fil de son voyage, Marlow est invité à revoir ses croyances. Une première étape consiste pour lui à voir dans ces « sauvages » la part d'humanité, ou plutôt, à voir en eux la part de sauvagerie qui fut celle de l'homme occidental :

¹⁶ « On les avait engagés pour six mois. (Je ne pense pas qu'un seul d'entre eux avait une idée claire du temps, du genre de la nôtre au bout d'époques sans nombre. Ils appartenaient encore au commencement des âges, sans aucune expérience héritée pour les enseigner, en somme.) » (*CdT*, p. 143) Se révèle, à la lecture de cet extrait de Conrad, à quel point prononcer que « l'homme africain n'est pas assez entré dans l'histoire » (Nicolas Sarkozy, *Discours de Dakar*, 26 juillet 2007) témoigne de l'appartenance de ces propos à une époque révolue. Réactionnaire, ce (passage du) discours — rédigé par Henri Guaino — n'a même pas à sa décharge la grandeur du style.

— Non, ils n'étaient pas inhumains. Voilà : voyez-vous, c'était le pire de tout — ce soupçon qu'ils n'étaient pas inhumains. Cela vous pénétrait lentement. Ils braillaient, sautaient, pirouettaient, faisaient d'horribles grimaces, mais ce qui faisait frissonner, c'était bien la pensée de leur humanité — pareille à la nôtre — *la pensée de notre parenté lointaine avec ce tumulte sauvage et passionné*. Hideux. Oui, c'était assez hideux. (*CdT*, p. 136 ; nos italiques)

La sauvagerie des indigènes ne pèse toutefois pas lourd face à l'abjection, voire à la barbarie, que personnifie Kurtz :

[...] il me semblait d'un bond avoir été transporté dans une région sans lumière de subtiles horreurs, par rapport à quoi la pure sauvagerie, sans complications, était un véritable soulagement, étant une chose qui avait le droit d'exister, évidemment — à la lumière du jour. (*CdT*, p. 171)

Le voyage de Marlow lui aura certainement fait voir les véritables visages, ou encore « portraits »¹⁷, du colonisateur et du « sauvage », lui rendant poreuses les frontières entre les civilisés et ceux qui ne le sont pas, lui faisant perdre son innocence et sa naïveté qui consistait à croire qu'une « idée » suffisait pour justifier la « conquête » :

La conquête de la terre, qui signifie principalement la prendre à des hommes d'une autre couleur que nous, ou dont le nez est un peu plus plat, n'est pas une jolie chose quand on la regarde de trop près. Ce qui la rachète n'est que l'idée. Une idée qui la soutienne ; pas un prétexte sentimental mais une idée ; et une foi désintéressée en cette idée — quelque chose à ériger, devant quoi s'incliner, à quoi offrir un sacrifice... (*CdT*, p. 89)

En réalité, rencontrer Kurtz a signifié, pour Marlow, rencontrer l'idée « en personne » — même si l'idée qui justifie la conquête s'est révélé n'être rien d'autre que l'avidité. L'aura de Kurtz a réussi, en tout cas, à le faire aimer, bien plus, à le convertir en véritable objet de culte, tant de la part des indigènes que des employés de la compagnie pour laquelle il travaille, qui l'admirent autant qu'ils le craignent. Si le scepticisme de Marlow le rend clairvoyant quant aux agissements de Kurtz (« “il pillait le pays”, dis-je », *CdT*, p. 167) qu'il condamne, Marlow restera toutefois « fasciné » par Kurtz (*CdT*, p. 189), comme envoûté : « [...] je suis resté fidèle à Kurtz jusqu'au bout et même au-delà [...] » (*CdT*, p. 192). Et cette fidélité le rapproche des autochtones « adorateurs de M. Kurtz » (*CdT*, p. 180), contribuant, d'une autre manière, à renforcer la proximité entre « sauvages » et « civilisés » ou, en tout cas, à brouiller les frontières.

La tentation de l'adoration irrationnelle se présente aussi dans *La Traversée*, sous la forme d'« une haute statue blanche, personnage assis et couronné, la bouche ouverte vers le ciel, les mains posées sur les genoux, vêtu d'un lourd manteau » (*TA*, p. 120). Un projet effleure la petite bande d'amis, celui de « l'emporter avec [eux] et la dresser quelque part en un désert, au milieu d'un champ de patiences ou sur les marécages pour écarter les animaux sauvages » (*TA*, p. 120). Bref, une tentation de divinisation, qui échoue. Car les bateliers qui transportent la statue restent muets face à la demande qui leur est adressée de l'acheter. Trois pages plus loin, « au milieu d'une dense végétation » (*TA*, p. 123), la statue est retrouvée, « brisée, coupée en trois, la statue que nous avions tant aimée » (*TA*, p. 123). Firmin, celui qui était allé en Afrique, décide d'en emporter la tête, « la peignant à son goût, la caressant, la baisant, lui parlant sans cesse » (*TA*, p. 123). Firmin apparaît ici comme une figure errante du passé, une allégorie de la nostalgie d'une époque révolue, où l'on partait en Afrique, où l'on adorait des statues.

¹⁷ Pour reprendre le terme utilisé dans : MEMMI (Albert), *Portrait du colonisateur* suivi de *Portrait du colonisé*, Paris, Gallimard, coll. Folio Actuel, 1985, [publié pour la première fois chez Corrèa en 1957].

Une conclusion

Faire entendre l'écho d'*Au cœur des ténèbres* dans *La Traversée*, c'est aussi orienter la lecture de ce texte et soutenir qu'il ne reçoit une partie de son interprétation que du contexte dans lequel il a été écrit, soit la période de l'après-conquête coloniale. Et de fait, il nous a semblé que certains éléments étaient mieux mis en valeur sous cet angle-là : par exemple, l'errance des voyageurs pour lesquels l'Afrique est ce quelque chose auquel il vaut mieux ne pas se frotter sous peine de danger et de mort, le renoncement à toute « idée » qui justifierait un déplacement ou la mort — on meurt « pour rien » —, ou encore la proximité avec l'animal qui nous confronte à notre sauvagerie et à son humanité.

Ce temps de l'« après » n'est cependant pas le temps de la nostalgie ou des regrets, mais celui de nouvelles potentialités. Car, si l'on patine dans le récit savitzkayen, c'est aussi parce que l'espace du texte illustre le champ *des possibles*, ayant renoncé à n'être *que* l'actualisation d'*une* histoire.